

# Au Bourg

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223717>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UNE INGENIEUSE IDEE

**A** Paris ou dans d'autres grandes villes où abonde la gent internationale et spécialement la clientèle anglo-saxonne ou américaine, MM. les coiffeurs se qualifient volontiers de *hair-dresser* et ornent leur enseigne d'un bâton de maréchal à l'emblème des *Stars and Stripes*. Il faut attirer le client !...

A Rome, par contre, les artistes capillaires, désireux d'éviter la lourde taxe sur les enseignes en langues étrangères — vingt lires par lettre et par an ! — ont remis en honneur l'antique et national *parruchiere* et n'en font pas de moins bonnes affaires pour cela. Il n'y a pas trente-six manières de se raser (avec un rasoir, bien entendu) et le mortel désireux de se débarrasser d'un duvet superflu arrivera aisément à réaliser ce modeste désir, même s'il ignore totalement l'idiome du pays. Il n'a qu'à faire le geste traditionnel, consistant à se passer légèrement la dextre sur une joue hérissée de poils plus ou moins hebdomadaires.

Un barbier romain, cependant, qui avait des lettres, a conçu l'idée de rédiger en latin son enseigne. Il convient d'ajouter que ledit Figaro tient boutique près du collège américain, où il a la clientèle des jeunes séminaristes transatlantiques. Le latin, à Rome, n'étant pas considéré comme langue étrangère — ce qui s'explique ! — notre homme peut donner libre cours à sa verve et y aller d'autant de mots que pouvait en contenir son panneau. Aussi, sur la porte du petit « salon » de la Via d'ell Umiltà, peut-on lire que le patron, signor Pompeo — est-ce un descendant du grand homme ? — est « Comae barbaeque tonsor », c'est-à-dire qu'il coupe les cheveux et fait la barbe. On est même averti dans la langue de Cicéron que l'on peut souscrire des abonnements mensuels : « Subnotatio in mensem... », dit un écriteau !

A en croire un confrère, ce barbier latiniste a fait école. Mascarille, on le sait, mettait en madrigaux toute l'histoire romaine. Signor Virgilio — encore un nom convenant à merveille à un perruquier philologue ! — a fait mieux encore. Il a traduit *shampooing* en latin. Parfaitement !... *Officina comis abluendis*... dit la pancarte. Voilà, ma parole, un gaillard qui mériterait le doctorat *honoris causa* !

Virgile — le barbier, pas l'autre... il était moins fort en latin ! — a trouvé également le moyen d'annoncer, dans la langue de l'Enéide, que la maison disposait d'un manucure. « Hic magister manibus curandis », assure-t-il à ses clients.

Heureusement qu'en Italie le pourboire est interdit d'office. *Pro bibendum prohibitum*... lirait-on sinon dans cette boutique.

Et dire que l'on ose prétendre que la vogue du latin, aujourd'hui, va toujours décroissant !

G.

LE FEUILLETON



LA MÈRE

Roman inédit.

Seule, Jeanne conquiert bientôt l'absolue confiance de l'orphelin. D'abord, il s'affectionna à cette petite cadette qui trottnait autour de lui, autoritaire, tenace, câline. Puis, les rôles changèrent. En grandissant, la fillette très bonne, très sincère, eut l'intuition, pour ainsi dire inconsciente, d'un rôle maternel à remplir. Elle comprit d'instinct que Paul demandait, par son silence même, par sa mélancolie, plus et mieux qu'une simple camaraderie enfantine; elle devint un peu maman; elle se dévoua sans le savoir; elle le soigna sans le deviner cet orphelin qui s'attachait dès lors passionnément à une sœur si douce quoique si ferme. Au collège, encore qu'il fut bon élève et bon « copain », il conserva son affection exclusive pour Jeanne. Aux fêtes du

bois, c'était à elle qu'il donnait sa carte, et nulle autre ne lui eût convenu. On le raillait un peu. Alors, lui, d'habitude, si doux — même un peu veule — s'emportait comme pour défendre la possession d'un bien précieux, tout à coup menacé.

— Mais, lui disaient les camarades, c'est presque ta sœur. Est-ce qu'on danse avec nos sœurs, nous ?

Ce nous, fièrement lancé, mettait, en effet, toutes choses au point, et une distance incommensurable entre ces petits messieurs à culottes courtes et mesdemoiselles leurs sœurs, bonnes, tout au plu, à être taquinées, houspillées et quelque peu « trivougnées », par la main fraternelle. Mais, de ce dédain, Paul Dubois avait cure.

— D'abord, elle n'est pas ma sœur... Ensuite, elle le serait, que vous importe ? Dansez avec qui vous voudrez... et moi aussi

Etudiant, il fut aimable bellettrien et, Jeanne belletrienne enthousiaste. Ils discutaient ensemble les choses, plaisantes ou graves, du sapin vert, mêlant souvent quelque gravité aux choses plaisantes et quelque plaisanterie aux événements graves. Jeanne brodait les rubans et les casquettes de Paul. Mieux encore: lorsque, après une séance troublante ou, au retour de quelque fête à Rolle, l'étudiant un peu las, un peu altéré, la cervelle embrumée et l'estomac vague, errait comme une âme égarée, du jardin au salon, du salon à sa chambre, de sa chambre à la grand-routte, Jeanne préparait les camomilles adoucissantes et les faisait boire au malheureux.

— Hou ! le vilain, qui rentre à l'heure des laitiers... Bois vite... Allons ! pas de grimaces ! Avale ça.

Et, tout en récriminant contre la tyrannie des fillettes et l'amertume des tisanes, Paul vidait le bol et remerciait, très heureux d'être tyrannisé et tout disposé à redoubler la dose.

D'ailleurs, ces petits malaises n'étaient point fréquents. Dubois travaillait. A l'Université on le citait volontiers : « C'est un bûcheur ». Immatriculé en lettres, il préparait, pour son doctorat, une thèse d'histoire lausannoise, et s'y vouait avec acharnement. Afin d'être à proximité de la Bibliothèque cantonale et des Archives, où le conduisaient quotidiennement des recherches indispensables, il habitait pendant la dernière année de ses études, un petit logement à Lausanne. Le sacrifice avait été rude de quitter la villa « Cyclamen », mais Jeanne, exigeant cette séparation pour faciliter le travail du candidat. Celui-ci s'était soumis. Toutefois, pas un jour ne s'écoulait sans qu'elle eût sa visite, et les dimanches — pluie ou beau temps — étaient toujours réservés à la marraine et à l'amie d'enfance. En faisant à pied ou en tram, le trajet Lausanne-Parly, Paul rêvait, selon son habitude, ou bien, il rimait quelques vers. Le soir, seul dans sa chambre, il écrivait le sonnet ou le court poème conçus en chemin et publié bientôt dans la *Revue de Belles-Lettres*. Or, ces œuvrettes n'étaient pas indifférentes. Il y avait du talent et de l'originalité dans ces vers un peu mélancoliques. Certes, le lecteur vaudois, qui s'effraie si aisément de toute individualité marquée, ne les eût point accueillis sans défiance, mais quelques lettres y trouverent plaisir. On l'encouragea, le sachant riche et, par conséquent peu soucieux des besognes lucratives.

Un jour, par exemple, Jeanne, chez des amis, entendit un critique très minutieux et très sévère, louer une ode de Paul Dubois.

— Si il veut, disait cet universitaire, il ira loin. Il sent, et il rend bien ce qu'il sent. Il a le rythme. Il a les images. Le métier viendra. Déjà, il en devine les ressources. C'est un poète, ce garçon-là... Mais pourquoi donc « fait-il si triste ? » A le lire, on le croirait désespéré.

Jeanne, alors, intervint doucement.

— Il a souffert, monsieur. Il a perdu sa mère très jeune, et M. Dubois vit loin d'ici.

— Je le sais, mon enfant; mais il a trouvé en madame votre mère, en mon regretté ami et collègue Berger et en vous-même, toute une famille.

La jeune fille eut un sourire peu convaincu.

— Oui, monsieur, c'est vrai, mais il souffre encore... et n'en parle jamais.

Ce disant, elle essayait très vite, du bout du doigt, une petite larme indiscrete, qui tremblait au bord de ses cils.

Comment ils se fiancèrent ?

Oh ! ce fut très simple. C'était même une conclusion si naturelle au limpide roman de leur enfance, que Paul n'y pensa qu'au jour où un intrus fit mine de marcher sur ses brisées. Alors, il sentit combien la vie lui serait douloureuse sans la présence de Jeanne, et il le lui dit. Elle sentit de même. Tous deux vinrent vers M. Berger.

— Mère, nous sommes fiancés !

— Marraine, nous nous aimons !

Et la bonne dame jugea aussi cet événement conforme à l'évolution logique des choses.

— Seulement, fit-elle, il faut réserver la volonté de M. Dubois.

Paul parut surpris. L'idée ne lui venait pas que son père pût s'opposer à ce désir. Il en avait si peu manifestés, de désirs, depuis sa naissance.

— Et puis, fit-il, mon père ne se soucie guère de moi.

— Ne dis pas cela, mon garçon. Ton père, au contraire, se soucie beaucoup de toi. Ses lettres le prouvent. Ecris-lui tes projets. Sans doute, il les approuvera. Et si, malheureusement, ce n'est pas le cas...

Mais Paul interrompit.

— Je suis majeur, marraine.

Il mit dans ces mots une réelle violence, une absolue décision de combattre. On pourrait tout tenter contre ce timide contre ce résigné, sauf, de toucher à ses affections. C'était certain.

Mme Berger jugea inutile d'insister sur un tel sujet. D'ailleurs, peu de jours après avoir assez brièvement écrit à son père, Paul recevait un câblogramme plus bref encore : « Donne consentement fiançailles, arriverai dans trois mois. — Pierre Dubois. » On commanda alors les fameux faire-parts, et les anneaux d'or furent échangés. (A suivre.) Prosper Meunier.

Au Bourg, du 2 au 8 janvier 1931, Le Masque de Fer avec Douglas Fairbanks. Le scénario de ce film est tiré des œuvres d'Alexandre Dumas père ainsi que des mémoires de Richelieu, de Rochefort et de d'Artagnan. Nous retrouvons, dans cette bande vive et alerte tous les personnages que nous avons vu dans les « Trois Mousquetaires » ; l'étonnant d'Artagnan, accompagné de ses trois inséparables amis, Athos, Porthos, Aramis, toujours aussi batailleurs, braveurs et joyeux compagnons ! L'action du film vivement menée, la mise en scène somptueuse, l'interprétation vigoureuse et naturelle de Douglas Fairbanks, tout est fait pour vous divertir et vous faire passer une agréable soirée.

Les enfants non accompagnés sont admis en matinées. Retenez vos places à l'avance au No 26.783.

Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure; sous-vêtements, etc.; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

**DODILLE**

le vrai chemisier-spécialiste  
HALDIMAND 11  
LAUSANNE

**S. Geismar** Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers.  
Bonneterie. Casquettes.  
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE